DE L'INFLUENCE

N° 268.

DES ÉMOTIONS ET DES PASSIONS

SUR LE COEUR,

ET PAR SUITE SUR LES AUTRES ORGANES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 décembre 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR WORMS.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem.

HOR.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER, *Suppléant.*
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON, *Président.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL, *Examinateur.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RECAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
Baudelocque.	Devergie.
Bayle.	Dubled.
Berard.	Dubois.
Blandin.	Gerdy, *Examinateur.*
Bouillaud.	Gibert.
Bouvier.	Hatin.
Briquet	Lisfranc, *Examinateur.*
Brongniart.	Martin Solon.
Cloquet, *Suppléant.*	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dalmas.	Trousseau.
Danch.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

A MES SŒURS, A MON FRÈRE,

ET A MON ONCLE MARX.

A MONSIEUR DAMIRON, Chevalier de la Légion-d'Honneur, Professeur et Médecin ordinaire à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce.

A MESSIEURS M. GOUDCHAUX, O. TERQUEM, Chevalier de la Légion-d'Honneur; SCOUTETTEN, Aide-Major; et PASCAL, Professeur et Médecin-Adjoint à l'hôpital militaire de Metz.

Hommage de respect et d'attachement.

A MESSIEURS L. GOUDCHAUX; E. HALPHEN; H. DUPONT, Chirurgien Aide-Major au Val-de-Grâce, et J. BERR, Avocat.

Gage d'amitié.

M. WORMS.

DE L'INFLUENCE

DES ÉMOTIONS ET DES PASSIONS

SUR LE COEUR,

ET PAR SUITE SUR LES AUTRES ORGANES.

La vie s'entretient dans l'organisme au moyen des impressions que reçoit le cerveau, du dehors, par les sens; de l'intérieur, par les viscères. Il résulte toujours de la perception de ces sensations externes ou internes un mouvement, un acte nommé d'*innervation*, plus ou moins prononcé, qui est toujours en rapport direct d'intensité avec l'impression qui le détermine. Il convient, je pense, de nommer *émotion* l'état du cerveau sollicité par une sensation plus vive que ne le comporte l'état normal. Quand l'émotion qui n'était que passagère devient habituelle, tend à se répéter sous l'influence d'une même cause, et acquiert un ascendant de plus en plus marqué sur la fonction principale du cerveau, c'est-à-dire le raisonnement, on peut lui donner le nom de *passion*. La passion est donc, à proprement parler, une émotion chronique. Mon sujet me commande de me livrer à quelques considérations sur les fonctions des organes de la circulation et de l'innervation, et les rapports qui unissent ces deux grands mobiles de vie.

Circulation.

Le cœur n'est pas un viscère isolé ; il se continue en un canal immense dont tous les points offrent entr'eux une grande analogie de structure et de fonctions.

Il se termine d'une manière fort remarquable, en formant avec du tissu cellulaire et les nerfs, au moyen de branches multipliées et très-petites, les tégumens internes et externes, ainsi que les masses parenchymateuses.

Le cœur, chez l'homme, est composé de deux moitiés qui ne communiquent entre elles, chez l'adulte, que par le tissu des poumons; chaque moitié peut être considérée comme un organe à part.

Le sang qui vient de servir à la nutrition revient au cœur droit, privé de presque tous ses principes stimulans, que doit lui rendre le contact de l'air. A cette fin il est conduit au poumon par un vaisseau artériel ; car un tube veineux n'eût pas eu par lui-même assez d'activité pour faire circuler un sang presque entièrement désoxygéné. Mais aussitôt que l'hématose a eu lieu, ce sang est rapporté au cœur gauche, mais seulement par un canal veineux, et de là distribué par les ramifications de l'aorte à toutes les parties de l'organisme.

Avant de répandre dans tout le corps le liquide nutritif, le cœur en fournit d'abord une très-grande quantité à son tissu propre: cette circonstance nous en explique la coloration si prononcée. Si nous examinons la quantité de nerfs qui lui arrivent, nous verrons, au contraire, qu'il n'en a que fort peu, et que quelques rameaux du pneumo-gastrique viennent seuls animer ses fibres. Beaucoup de faits tendent à prouver que ce nerf préside aux mouvemens du cœur, et que les phénomènes qui résultent de sa section sont principalement déterminés par la paralysie des bronches et du cœur. La respiration pénible et stertoreuse qui accompagne l'état apoplectique, la lenteur simultanée de la circulation dans ce cas, les vo-

missemens causés par les commotions cérébrales, viennent à l'appui de cette idée.

Le système artériel offre à considérer, comme le cœur, qui n'en est que le renflement, une cavité cylindroïde, dont la paroi présente une partie musculaire ou élastique, comprise entre deux membranes séreuses; aussi les artères ont-elles un pouls comme le cœur, dont elles ne dépendent pas entièrement. Il suffit, pour le prouver, de citer les cas où le cœur, altéré dans son tissu, est presque incapable de se contracter sur le sang qui le traverse. D'ailleurs, la pulsation artérielle n'est pas toujours isochrone avec le pouls cardiaque ; et dans les paralysies, comme dans les foyers commençans d'irritation, le cours du sang est modifié localement tant pour la force que pour l'abondance. Toutes ces preuves nous portent à croire que la fonction du cœur est de donner à chaque tour une impulsion primitive au sang, et d'en envoyer à chaque systole une nouvelle ondée dans les gros vaisseaux, d'où l'activité propre au tissu artériel le pousse jusqu'aux dernières ramifications, par un mouvement que *Senac* a judicieusement comparé aux contractions péristaltiques du tube digestif.

La distribution des ramuscules nerveux et vasculaires se fait, dans le système capillaire, en sens inverse de ce que l'on observe dans le cœur: ici, la pâleur des tuniques dénote l'absence presque totale de vaisseaux nutritifs; mais, en revanche, on y remarque une quantité considérable de nerfs. L'on se rendra facilement raison de cette circonstance, pour peu qu'on réfléchisse que le sang qui a déjà parcouru un long trajet n'aurait plus les qualités stimulantes nécessaires, s'il n'était suppléé à sa désoxygénation par le contact d'un tissu éminemment sensible; aussi voit-on le système capillaire se contracter avec vivacité, sous l'influence du froid, des stimulations cérébrales. Si une excitabilité aussi vive existait dans le cœur, cet organe, déjà si sujet aux congestions dans l'état où il est, ne pourrait remplir longtemps la dangereuse fonction qui le met en contact avec le sang, depuis le commencement de la vie jusqu'à la fin.

L'antagonisme qui, par suite de cette exquise sensibilité des capil-

laires, doit survenir fréquemment entre les extrémités et le renflement vasculaire, a été bien souvent méconnu et exprimé par le terme d'*état nerveux*, dont on a l'habitude de se servir pour rendre compte de phénomènes qu'on n'a pu s'expliquer clairement.

Système nerveux.

Le centre cérébro-spinal semble formé de deux parties, dont la structure et les fonctions nous semblent bien distinctes; comme le cœur, la moelle envoie des branches nombreuses dans tous les points du corps; au moyen de ces prolongemens, elle paraît être le canal par lequel arrivent au cerveau les impressions, et par lequel aussi partent de cet organe les ordres de la volonté, les actes de l'innervation, qui se manifestent toujours dans l'organisme par un mouvement.

Ce qui vient d'être dit de la moelle indique d'avance quelle idée il est possible de se faire des fonctions du cerveau. Outre la faculté de recevoir des impressions et d'ordonner des mouvemens, le cerveau a la faculté de juger les sensations, de les comparer, et même de les créer de nouveau, quand elles ont cessé d'agir (mémoire et imagination).

Outre le système céphalo-rachidien, il est un appareil nerveux particulier, dont nous n'avons pas encore parlé, nommé *trisplanchnique*. Il est destiné à atténuer, en la répandant sur une plus grande étendue, l'innervation exagérée qui résulte de la perception par le centre cérébral d'une impulsion anomale, soit que cette impression vienne des viscères, soit qu'elle arrive de la vie de relation; car si le mouvement, c'est-à-dire la vie, se fixait dans un seul point de l'organisme, l'harmonie de fonctions de ses parties constituantes, c'est-à-dire la santé indispensable dans un corps organique, ne pourrait subsister. Le caractère qui distingue essentiellement les corps organisés de ceux qui ne le sont pas, est qu'ils consistent dans une réunion d'appareils divers, concourant à un même but (la vie), et qui s'influencent mutuellement.

Le moyen par lequel s'établit cette relation fonctionnelle de tous les organes est le système du grand sympathique. Tous les viscères sont munis d'une espèce de nœud ganglionnaire, de centre nerveux, qu'unissent entr'eux de nombreux filets de communication, par lesquels la stimulation reçue se propage d'un point à tous les autres, soit qu'elle ne constitue qu'une légère exaltation de la vie, ou déjà un état morbide. C'est ainsi que je m'explique clairement deux choses : *la première* est cette latitude de santé propre à toutes les parties du corps, qu'effleurent, sans l'altérer, les excitations légères et peu durables; de là résulte la nécessité d'une prédisposition morbide qui s'établit par l'application permanente ou répétée d'une stimulation quelconque. *La seconde* est un fait de pratique bien constaté; c'est que l'altération de la vitalité ou de la texture d'un organe, dont la fonction à l'état normal n'est pas, ou que peu sensible, se fera plutôt reconnaître au médecin par les phénomènes qu'elle détermine dans les organes qui sont en relation intime avec celui-ci que par des signes locaux. Prenons un exemple : l'homme n'a pas le sentiment bien clair de la digestion à l'état de santé ; si l'estomac s'irrite légèrement, on ne sera frappé ni de la douleur épigastrique, ni de la chaleur de cette région; mais on verra le cœur, qui est pourvu abondamment de nerfs sympathiques, entrer en mouvement, et les rapports manifestes avec la moelle amener des douleurs dans les membres.

Il faut que le médecin étudie soigneusement les rapports à l'état de santé comme à celui de maladie, pour bien pouvoir se rendre compte de quelques phénomènes qui sans cela lui sembleraient extraordinaires. Un de mes amis fut appelé vers un malade chez lequel il observa une soif vive et des soubresauts de tendons. Il y avait là évidemment une gastrite ; et quoique le cerveau fût intact, la moelle entrait en sympathie avec le viscère de la digestion.

Si l'on examine ainsi tour à tour toutes les sympathies organiques, on verra qu'il n'est pas nécessaire d'admettre qu'elles passent par le cerveau pour qu'il soit possible d'en expliquer les phénomènes; con-

sidéré par rapport au système nerveux de communication, nous ne pouvons accorder au cerveau aucune disposition particulière. La moelle rachidienne est en rapport avec l'estomac et le cœur par les nombreux filets que s'envoient leurs ganglions respectifs. Mais il est une observation importante à constater, c'est que le cerveau a pour sa part peu de nerfs sympathiques, et cette circonstance est très-naturelle; car cet organe, dont les fonctions si importantes dirigent tous les actes de la vie, compromettrait trop promptement la conservation de l'économie, si toutes les altérations viscérales les plus légères devaient modifier sa vitalité; aussi le cerveau ne commence-t-il seulement à s'affecter sympathiquement que quand le désordre local est déjà arrivé à un certain degré, ou chez des individus à constitution particulière, comme chez les enfans, par exemple, où il se prend pour la moindre indisposition. Le cerveau est donc soumis, sous ce rapport, aux mêmes lois que tous les autres organes.

Par suite de ces propositions, il est facile de concevoir comment le cœur et l'estomac, ainsi que les poumons, exercent entr'eux une si grande influence.

C'est sur ces trois organes les plus importans à la vie que se marquent le mieux les effets des émotions et des passions, et c'est sur le cœur, où elles s'impriment le plus manifestement, que je porterai toute mon attention.

Des émotions, des passions et de leurs effets.

J'ai dit plus haut, en les définissant, que les passions et les émotions étaient des impressions passagères ou habituelles, arrivant au cerveau de la part des viscères ou des sens, mais avec plus de force que ne le comporte l'état normal. On pourrait donc nommer *passion* tous les troubles permanens de l'organisme; mais mon but n'est pas de traiter de la pathologie générale, et je me suis proposé seulement de recher-

cher le mode d'influence des excitations que l'on connaît sous le nom de *morales*. Pour atteindre ce but, la voie la plus naturelle est d'isoler quelques émotions, de les considérer dans leur simplicité, et de saisir, pour ainsi dire, à la hâte, les phénomènes par lesquels elles caractérisent leur action, les maux qu'elles peuvent laisser après elles, ainsi que les événemens heureux qu'elles peuvent provoquer. Ce travail nous aura promptement révélé le mode d'action des passions composées, qui résultent de la réunion ou de la succession plus ou moins rapide des premières.

Combien y a-t-il de passions? de quelle nature sont-elles? comment les diviser? Telles sont les questions agitées depuis long-temps; il serait fastidieux de rapporter ici toutes les solutions qu'on a prétendu en donner, et d'énumérer les calculs plus ou moins systématiques de tous les moralistes qui se sont occupés de ce sujet; les uns ont considéré les émotions morales selon leur nature, et en ont fait de salutaires, de dangereuses, d'agréables et de pénibles; les autres, en en examinant les phénomènes, ont cru que les unes s'accompagnent d'une dilatation générale, que d'autres ont pour caractère une sorte de resserrement général, et les ont partagées en *expansives* et en *oppressives*.

Comme d'un autre côté on a remarqué que les passions expansives s'accompagnent d'une augmentation de la force musculaire, tandis que cette puissance est annihilée dans les affections oppressives, on a voulu faire une division des émotions en *fortifiantes* et en *débilitantes*; cette dernière division est d'autant plus impropre, que les passions excitent évidemment d'abord le cerveau, et de là principalement le cœur. De tout temps on a été frappé de la promptitude avec laquelle le cœur reflète les impressions vives qui parviennent au cerveau; avant que la science s'occupât des phénomènes remarquables de cette intime union des deux organes principaux de l'économie, la société, dans son langage primitif, en avait révélé l'existence; elle avait exclusivement attribué au cœur le domaine des sensations affectives; le sens des mots

tendre, *aimant* et *cordial* était identique ; toutes les langues en reproduisent la preuve ; le cœur palpitait de joie, se brisait de chagrin, était ému de pitié ; on croyait dépourvu de cœur celui chez lequel les idées généreuses, les affections d'amour n'avaient point accès, tandis qu'on accordait un grand cœur aux héros, aux hommes remarquables par leurs vertus. On avait si bien appris à séparer les actes intellectuels des passions et des émotions, que le vulgaire allait jusqu'à dire que certains hommes pouvaient avoir en même temps une mauvaise tête et un bon cœur. L'opinion de la société ne laisse pas que de jouir d'une grande considération dans les recherches scientifiques. Les travaux sur la cranologie n'existaient certainement pas encore quand les sculpteurs et les peintres de l'ancienne Grèce donnaient à leur Jupiter, à leur Apollon, un front elevé, saillant, choisissaient à Minerve pour emblème la chouette, et peignaient leurs athlètes avec une tête si petite et un buste si développé.

Les émotions, par leur caractère passager, semblent ne devoir pas être aussi funestes à l'économie que les passions dans leur marche lente mais, terrible. Cependant on a vu quelquefois une émotion violente anéantir la vie sur-le-champ. Quoique toutes les émotions et toutes les passions aient cela de commun qu'elles viennent toutes réagir sur le cercle circulatoire, après avoir exercé une stimulation au cerveau, il est une circonstance remarquable par laquelle elles different à partir de ce moment : les unes (vives) ont pour caractère saillant une augmentation d'énergie des fonctions du cœur, portée à un dégré plus ou moins élevé, et que ne limite aucun obstacle, comme la joie, la colère ; tandis que les autres se caractérisent par une constriction bien marquée des vaisseaux capillaires, qui met obstacle à la libre activité du cœur : dans les cas les plus fréquens, cette opposition est surmontée ; mais elle peut durer plus ou moins long-temps, et déterminer la syncope ou la mort. Ainsi, dans la terreur, peut survenir un évanouissement, quelquefois aussi la mort.

L'état des facultés intellectuelles varie selon les phénomènes qui

viennent d'être indiqués : elles sont presque intactes tant que le cœur peut battre avec force et qu'aucun obstacle ne traverse son énergie ; l'émotion dans laquelle l'antagonisme des capillaires commence à prédominer limite déjà l'étendue de l'intellect, comme l'effroi ; et il y a perte complète de jugement, de raisonnement et de connaissance, quand le cœur ne parvient pas à surmonter l'opposition des capillaires, comme dans le plus haut degré de la peur.

Ainsi nous voyons la colère, la joie présenter tous les caractères propres à ce qu'on a coutume d'appeler fièvre inflammatoire. La peau rougit, le cœur bat avec force et fréquence, la respiration est libre, profonde et précipitée ; l'œil brille, le système musculaire a acquis une puissance qui se manifeste comme secondé les efforts de la volonté.

Dans l'effroi, la peau pâlit, le sang est refoulé vers le cœur, le battement artériel et cardiaque est petit, concentré, intermittent ; un sentiment de constriction s'empare de la poitrine ; un coup semble avoir frappé l'épigastre ; l'homme perd pendant un moment l'empire sur lui-même. Mais après quelques instans, le cœur commence à se mouvoir avec plus de force et de liberté, la peau se colore, le pouls se développe, la transpiration cutanée augmente, et la réaction se montre aussi violente que la concentration.

Quand l'angoisse, la peur, arrivées au plus haut degré, enlèvent au malheureux qu'elles anéantissent la faculté de réunir ses idées, de trouver un moyen d'échapper au péril dont la crainte l'accable, toute la surface se décolore, les cheveux se hérissent, la peau se glace, la voix s'arrête, les pieds semblent enracinés au sol, les muscles cessent d'obéir à la volonté, le cœur de battre ; les conduits s'ouvrent, les forces s'échappent, et la mort apparente devient bientôt réelle.

Maintenant que je crois avoir suffisamment établi le mécanisme de l'action des émotions les plus simples, et qui se présentent comme les plus faciles à saisir, il est à peine nécessaire de dire que, par leurs combinaisons et leurs plus ou moins rapides alternatives, elles

constituent les passions, telles que le chagrin, la jalousie, le désespoir. On conçoit bien que la gaîté, la joie ne sont pas des passions ; ce ne sont que les résultats de l'harmonie des fonctions. Mais il me faut consacrer quelques lignes à la réfutation d'une erreur, ou du moins de ce qui me semble l'être. On a mis au nombre des passions, c'est-à-dire des émotions, des impressions *anormales*, une fonction pour laquelle est créé un appareil particulier ; c'est l'amour. Vers la quinzième année de l'homme qui habite un climat tempéré, des organes nouveaux se développent, les formes se perfectionnent, tout change ; il se fait une révolution dont les effets deviennent de plus en plus apparens ; un besoin jusqu'alors inconnu, alors encore obscur, même quand il se fait le plus vivement sentir, le poursuit sans relâche, et l'entraîne vers un but qu'il atteint sans l'avoir prévu. Le besoin d'aimer devient alors une condition de la vie ; une sensation vague d'espérance et de bonheur vient colorer l'existence ; l'homme demeure long-temps sous l'empire de ce prestige qui cache la décadence d'un être, et la renaissance de l'autre. Tout ce bonheur, trop vif pour être durable, s'évanouit, et l'imagination seule peut rendre plus tard quelques traces de cette béatitude qui a disparu.

L'amour est certainement la faculté la plus importante, celle qui procure les émotions les plus fortes et les plus ravissantes que l'homme puisse éprouver sans souffrir ; il influe sur tous les actes de la vie ; il se reproduit dans tous ; partout on reconnaît ses traces ; les vertus sociales les plus élevées, les plus nobles, sont fondées sur son influence ; la pitié, la charité, la philanthropie en sont des émanations. Compagnon fidèle de l'homme, il le suit depuis l'éveil de ses facultés jusqu'au moment où elles s'éteignent pour ne plus reparaître ; il change souvent de forme, mais ne s'arrête jamais ; il faut que l'homme aime, et tour à tour c'est sur une amante, une épouse, des enfans, la patrie, que viennent se répandre les soins de l'amour le plus touchant.

Partout où a passé cet amour, il a laissé la tolérance, la bonté. L'homme qui a voué la plus belle moitié de son existence au culte de tout ce que la nature a créé de plus gracieux, quand vient le temps de

mettre un terme à cet hommage, reporte sur l'humanité tout ce qui lui reste d'amour ; la bienveillance, la douceur et le calme accompagnent une telle vieillesse, et quand le bonheur fait rencontrer ces hommes qui font aimer et respecter leurs cheveux blancs, on peut dire avec Fontenelle : L'amour a passé par là.

C'est ainsi conçu que je place l'amour au nombre des fonctions les plus importantes de la vie, que je le considère comme la première condition du bonheur social ; c'est dégagé des entraves et des préjugés qui l'enveloppent si souvent que je l'ai décrit ; mais de tous les temps il en a été embarrassé : avec la naissance de la société, il s'est formé des castes, des rangs, des croyances qui tendent à la fractionner, à la désunir. C'est alors que les difficultés, les incertitudes, les fureurs et tous les excès sont venus défigurer l'amour et en faire une passion. Par suite, il a changé de nature ; souvent il a été confondu avec le plaisir. La plus pénible, la plus affreuse des sensations, la jalousie, en est devenue la compagne inséparable ; et plus d'une fois l'homme a été ainsi excité à confondre et à rapprocher l'amour, la volupté et le meurtre.

Toutes les émotions, soit passagères, soit habituelles, qu'elles appartiennent à la joie ou à la colère, qu'elles dépendent de la douleur ou de l'effroi, ont un même résultat : mais il y a cette seule différence, que les affections tristes, quand elles n'amènent pas promptement une mort apparente ou réelle, produisent par la concentration, qui est leur premier caractère, ou une congestion fâcheuse, ou une réaction d'autant plus redoutable dans ses suites que l'effort de répulsion à l'intérieur a été violent.

Il arrive quelquefois qu'une émotion trop forte tue sur-le-champ, qu'elle foudroie comme ces poisons qui anéantissent instantanément la sensibilité dans l'économie. Ainsi Léon X meurt de joie en apprenant que les Français ont éprouvé un échec en Italie ; Fouquet expire en apprenant qu'il est gracié ; Louis de Bourbon tombe en voyant les os de son père, et Dominique de Vic en passant au lieu où

Henri IV fut assassiné. Cet effet effrayant d'une violente émotion peut être produit de deux manières, mais toujours par suite d'une même cause, qui est toujours une stimulation des fibres du cœur ; pour le prouver, écoutons *Testa*, qui a écrit un ouvrage si remarquable sur les maladies du cœur. Un criminel fait les plus grands efforts pour résister à l'exécution de son supplice ; c'est après une lutte épouvantable, et dans une sorte de rage, qu'il est décapité. On examine de suite le cœur, et on le trouve dans un état si prononcé de contraction, qu'on a peine à y trouver une cavité. Cet exemple frappant nous montre jusqu'à quel point les passions peuvent agir sur le cœur, et d'après cela nous concevons comment il est possible que tantôt le cœur ainsi convulsé ne donne plus entrée au sang, et comment, par suite, la circulation peut se suspendre momentanément ou cesser pour toujours. Ce mode de mort est le moins fréquent, et le plus souvent c'est ainsi que vont les choses : le sang, arrêté dans le système vasculaire par la contraction violente du cœur, distend le cercle circulatoire, et tend à s'échapper par le point le plus faible. Ainsi survient une hémorrhagie, qui devient mortelle quand elle se fait sur une surface trop étendue, ou dans un tissu trop important et délicat.

Nous trouvons une preuve bien remarquable de ce que nous avançons dans l'histoire de cette religieuse qui, tombée au sac d'une ville entre les mains des soldats, mourut sur-le-champ baignée d'une sueur de sang qui s'échappait de tous les points de la peau. Il est rare toutefois qu'une si grande étendue de surfaces devienne le siége de l'hémorrhagie ; alors les effets sont moins fâcheux. On peut citer ici les amans qui, passant dans un jardin, et séparés par une barrière, sentirent en même temps le sang s'échapper de leurs narines. L'épistaxis chez l'homme, et la métrorrhagie chez la femme, se rencontrent le plus fréquemment.

Les vaisseaux du cerveau et de la moelle peuvent aussi se déchirer ; à la suite d'un accès de colère, rien n'est plus commun que l'apoplexie cérébrale ; un médecin de ma connaissance mourut ainsi pendant qu'il

défendait avec force un de ses amis contre des imputations diffamatoires. La partie séreuse du sang peut souvent aussi s'exhaler seule, soit à la peau, soit dans le cerveau, et donner lieu à des sueurs abondantes ou à l'apoplexie nommée *séreuse*.

Telles sont les suites que déterminent les passions violentes ; quand elles sont moins vives, elles n'ont d'autre effet chez l'homme, surtout chez les individus faibles et délicats, que l'exécution de mouvemens musculaires plus ou moins brusques, et une sécrétion plus ou moins abondante de larmes. Ici l'irritation meurt par son produit, comme la suppuration semble mettre terme à l'inflammation. Ce n'est que dans les passions tristes et prolongées que les larmes changent de nature, et deviennent brûlantes et corrosives.

Chez les femmes et les enfans le soulagement arrive plus vite, à raison de la facilité avec laquelle leur peau fine et leurs glandes irritables sécrètent la sueur et les larmes.

Chez le chien, on voit les émotions de plaisir comme celles de crainte, poussées très-loin, déterminer des mouvemens de la queue et des oreilles, et l'excrétion de l'urine.

Maintenant que nous avons passé en revue les conséquences de l'influence de l'émotion sur l'homme à l'état tout à fait normal, étendons notre examen aux cas dans lesquels il y a prédisposition à des maladies, et à ceux que caractérise un état morbide réel.

Quant à l'appareil de la circulation, mis en mouvement par tous les troubles qui agitent l'économie, il est rare qu'il n'offre pas quelque disproportion de développement entre ses principales parties. Si nous supposons l'infériorité du côté du cœur, nous verrons que toutes les émotions viendront agiter le cercle circulaire de manière à augmenter cette faiblesse, et le résultat en sera la dilatation et l'affaiblissement des cavités cardiaques. Si, au contraire, c'est le cœur qui a le plus d'énergie, cette prédominance tendra à s'accroître sous l'influence des stimulations morales, et à surmonter la résistance du

système artériel qui cédera dans le point le plus malade. De là les anévrismes des troncs artériels, qui succèdent si fréquemment aux émotions violentes. L'étude des circonstances individuelles pourra seule nous expliquer comment ces dilatations se montrent plutôt dans un lieu que dans l'autre. Le tailleur, le cavalier qui ont continuellement l'articulation fémoro-tibiale en mouvement, se trouveront, à la suite d'une émotion quelconque (le même effet résulte de l'ingestion de l'alcool), atteints d'anévrismes poplités; tandis qu'en semblable occurrence, l'écrivain, l'homme que son métier force à rester courbé, portera un anévrysme de l'aorte.

Si maintenant nous supposons un mouvement moral chez un homme atteint d'un anévrysme ancien, un amincissement des parois du cœur ou des artères, nous ne serons pas étonnés de voir le cœur se déchirer ainsi que les vaisseaux, et la mort survenir par une hémorrhagie foudroyante.

Nous ne manquons pas d'exemple de soldats qui sont morts ainsi en se livrant au coït ou à la masturbation; *Morgagni* rapporte aussi des faits semblables.

Je tiens de la bonté de M. *Damiron* l'histoire d'un homme atteint d'anévrisme du cœur, qu'une nouvelle fâcheuse tua sur-le-champ pendant qu'il était à table.

Les poumons et les bronches, pour peu qu'ils soient prédisposés à une irritation, peuvent devenir pendant une émotion morale le siége d'une hémorrhagie redoutable; à la suite de la rougeole et de la petite vérole, il reste des bronchites auxquelles on n'accorde pas beaucoup d'attention, et qui deviennent la cause d'une apoplexie pulmonaire mortelle, quand le froid ou les passions viennent modifier la circulation. Il n'est pas douteux qu'une pneumonie déjà existante ne puisse être aggravée par la même cause; mais un fait rapporté par les auteurs prouve qu'une pneumonie peut être le résultat direct d'une vive impression : une mère reçoit une lettre par laquelle on lui annonce la mort

de son fils ; le poumon s'enflamme ; elle succombe deux jours après. L'oppression est l'effet des émotions très-faibles, surtout quand le cœur est très-volumineux et la poitrine étroite.

Le ganglion volumineux placé derrière l'estomac et les nombreux nerfs du pneumo-gastrique, qui se rendent à ce viscère, font assez prévoir qu'il doit souffrir bientôt et vivement des troubles du cerveau et du cœur. Il est rare qu'une cardite ou qu'une artérite des gros troncs existe sans gastrite, et *vice versâ ;* mais ce à quoi on n'a pas encore accordé une grande attention, c'est aux artérites et aux phlébites étendues et bien prononcées, que laissent à leur suite les affections prolongées du tube digestif.

La liaison intime du cœur et de l'estomac est encore mieux mise au jour par la sensation de malaise, de soulèvement qui se fait sentir à l'épigastre au moment où la circulation va s'arrêter. Aussi n'est-il pas rare de voir, à la suite d'un accès de colère ou d'effroi, survenir subitement un ictère ou des vomissemens. Si le système folliculeux du canal alimentaire est très-développé, les mucosités s'amassent en grande quantité, et souvent les contractions de l'appareil musculaire sont tellement fortes et rapides, que le produit de la sécrétion est expulsé par le haut et par le bas en même temps. La digestion, comme tout le monde le sait, se trouble manifestement par les émotions morales ; une gastrite ou une gastro-duodénite peut en être le résultat ; et si ces affections existent déjà, elles s'aggravent nécessairement.

Toutes les fois qu'il existera à la peau une irritation quelconque, une tumeur, une plaie, c'est vers ces points qu'aura lieu l'afflux du sang : c'est pourquoi les fongus laissent suinter le sang à la suite d'émotions. C'est sur ces faits qu'est fondé le précepte de laisser dans le plus grand calme l'homme auquel on vient de faire une grande opération. On a vu, chez un soldat qui avait été blessé en duel, la plaie presque réunie s'ouvrir et laisser jaillir le sang au moment où passait celui qui lui avait porté le coup.

De cette manière on explique comment la terreur, l'inquiétude ont pu amener la gangrène chez tous les soldats blessés au siége d'une ville dont je ne me rappelle pas le nom.

Qu'une femme, à l'époque de ses menstrues, soit fortement émue, le flux augmentera au point de mettre ses jours en danger ; elle pourra aussi être atteinte de métrite.

Si, au contraire, elle est au moment de ses couches, ou si elle porte quelque part un ulcère ou une plaie, elle pourra devenir victime d'une péritonite ; les glandes mammaires pourront s'engorger, ou le sang, au lieu de couler par l'utérus, s'écoulera par la solution de continuité.

Chez les sujets qui exercent continuellement les facultés intellectuelles, c'est au cerveau que viennent réagir les troubles de la circulation : ainsi, bien souvent les passions, les impressions vives déterminent l'apoplexie, l'hémiplégie ; mais plus souvent encore elles causent des lésions plus ou moins étendues des tissus et de la vitalité. Tout le monde sait que la folie, dans ses diverses nuances, est bien souvent le fruit des excès de l'imagination. Les accidens qui résultent de ces altérations morbides redoublent de gravité et de violence, quand une émotion, quelle qu'elle soit, vient ébranler la circulation. Il est notoire que, chez le plus grand nombre des épileptiques, c'est presque toujours une impression morale qui décide l'arrivée des accès. La saignée est le plus souvent le seul moyen d'en diminuer la violence. De tout ce qui vient d'être dit, on peut conclure que :

Quel que soit le point où existe une prédisposition dans l'organisme, c'est toujours là que viennent réagir les troubles causés par une émotion ou une passion; que sous cette influence, les congestions, les hémorrhagies, les altérations de tissus et les récidives ont lieu avec une inconcevable rapidité. Comme du moment où il existe une prédisposition rien ne devient plus efficient pour provoquer l'établissement

d'une maladie réelle que la concentration vitale, l'espèce de frisson continuel qui caractérise les passions tristes, on ne doit pas s'étonner que, dans les épidémies, les hommes calmes et courageux soient plus heureux que ceux qu'accablent la tristesse et l'ennui.

La crainte et la douleur, associées et élevées au plus haut degré, ont souvent donné lieu à une modification remarquable de la couleur des cheveux. Un prêtre fut poursuivi pendant la révolution : pendant qu'on parcourait la maison pour le trouver, il s'était blotti entre deux cheminées. Quand l'absence de ses bourreaux lui permit de sortir de sa retraite, il avait la tête toute blanche. Ce cas n'est cependant pas aussi curieux que celui de madame de T...., qui existe encore, et qui le raconte elle-même.

Dans les premiers jours de la révolution, on vint lui annoncer que son mari, officier dans les gardes-du-corps, venait d'être massacré. A la réception de cette affreuse nouvelle, elle passa la main dans ses cheveux, et resta, pendant vingt-quatre heures, le front appuyé sur son bras. Quand elle quitta cette position, tous les points de sa chevelure qui avaient été en contact avec la main étaient blancs, tandis que le reste avait conservé sa couleur naturelle.

On s'est souvent demandé si l'on ne pouvait tirer quelque utilité de l'emploi des émotions morales dans les maladies, et souvent aussi on a répondu par l'affirmative.

Le cas le plus fameux rapporté à l'appui de cette opinion est celui de ce fameux joueur de piquet, qui fut tiré d'une profonde léthargie par le cri : Quinte, quatorze et le point.

Le monde a retenti du succès avec lequel *Boerhaave* employa le sentiment de la peur pour guérir une épidémie d'épilepsie.

Malgré ces faits, je crois qu'il convient peu à un médecin consciencieux et prudent d'appeler à son aide des agens aussi infidèles que les impressions morales. N'aurait-il pas été possible, par exemple, que les petites malades de *Boerhaave* eussent succombé à la frayeur? Cette

guérison singulière est, à mon avis, plus digne d'admiration que d'imitation. Toutes les maladies occasionnées par les passions ne peuvent qu'augmenter, quand on excite de nouveaux troubles moraux. Et d'ailleurs, une fois établies, elles ne diffèrent, ni par leur nature, ni par aucun symptôme, de celles que guérissent les ressources ordinaires de la médecine. Le seul traitement prophylactique est une éducation sévère, un jugement rigoureux, l'habitude du calme et du sang-froid, et dans toutes les circonstances ; et l'on ne saurait trop répéter avec Horace : *Æquam memento*, etc.

PROPOSITIONS DE MÉDECINE.

I.

La rougeole s'accompagne presque toujours d'une irritation des bronches, qui, abandonnée à elle-même, peut souvent devenir funeste.

II.

Vers la fin des inflammations anciennes de l'intestin colon, on voit quelquefois survenir un érysipèle qui fait tout le tour du tronc.

III.

L'emploi de la révulsion est souvent funeste, par ce qu'on recourt de suite aux agens les plus violens de cette médication.

IV.

La puissance de la médication révulsive est toujours en rapport avec la force du moyen, et avec la sensibilité et l'étendue des tissus auxquels on l'applique.

V.

L'affection rhumatismale des muscles droits de l'abdomen occasionne quelquefois une douleur qu'il ne faut pas confondre avec celles que détermine la pression de l'estomac malade.

VI.

Quand un organe considérable de l'abdomen est enflammé, la paroi musculaire antérieure de cette cavité est fréquemment le siége d'une contraction qui va quelquefois jusqu'à gêner les mouvemens respiratoires.

PROPOSITIONS DE CHIRURGIE.

I.

La commotion et la contusion cérébrales ne sont que deux degrés de la même affection.

II.

La distinction des plaies de poitrine en *pénétrantes* et *non pénétrantes* est loin d'être toujours nécessaire dans la pratique.

III.

L'accident le plus commun des plaies de l'abdomen est l'inflammation du péritoine.

IV.

La diète absolue est la première condition du traitement des plaies du tube digestif.

V.

Il est souvent impossible de juger de la direction du trajet d'une balle dans les tissus par l'inspection de ses orifices d'entrée et de sortie.

VI.

Les plaies par arrachement les plus étendues guérissent souvent sans accidens.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

II.

Quibus in febre ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres fiunt vehementiores. *Sect.* 4, *aph.* 53.

III.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum fallax, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

IV.

A plagâ in caput, stupor aut delirium, malum. *Sect.* 7, *aph.* 14.

V.

A sanguinis sputo, puris sputum, malum. *Ibid.*, *aph.* 15.

VI.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.